

# Tom McNab

## Plus vite que son ombre



## Littératures - Roman

« Je le reconnais, dit Boone. Je l'ai croisé au Texas...  
 Ça fait quinze jours qu'il se soûle à en devenir aveugle.  
 Medina lui versa lentement l'eau sur le visage.  
 – Ça m'a tout l'air d'être l'homme idéal, professeur, dit-il.  
 Pour courir contre Buck Miller.  
 – Comment t'appelles-tu, fiston ?  
 Le jeune homme recracha l'eau, fit un effort surhumain  
 pour se remettre sur pied et s'assit sur la table.  
 – Speed, m'sieur, dit-il enfin. Billy Joe Speed. »

Canyon City est en fête. Buck Miller, jeune cow-boy athlétique, s'inscrit à l'un des défis au programme : la course à pied. Il n'aura aucun mal à devenir le nouveau *fast man* local... Jusqu'à ce qu'un drôle de type, le professeur Moriarty, se mette en tête de le faire battre par n'importe quel inconnu dressé à sa méthode d'entraînement. Les paris sont ouverts.  
 Formidable roman d'aventures, ode à l'amitié, *Plus vite que son ombre* recrée un Far West inédit où, pour vaincre, il faut se dépasser soi-même, sans massacrer son prochain.

Ancien athlète et coach olympique, conseiller technique sur le tournage du film *Les chariots de feu*, Tom McNab est également l'auteur de romans cultes, dont *La grande course de Flanagan*, redécouvert par Autrement (2012), et *Plus vite que son ombre*, inédit en français.

Traduit de l'anglais par Thomas Chaumont.

« *L'antidote à la violence stéréotypée des westerns.* » THE TIMES.

Retrouvez toute notre actualité sur  
[www.autrement.com](http://www.autrement.com)  
 et rejoignez-nous sur **Facebook**

Illustration de couverture :  
 © Corbis. All Rights Reserved.

Imprimé et broché en Italie

Extrait de la publication

Plus vite que son ombre

Titre original : *The Fast Men*

© Tom McNab, 1986

© Éditions Autrement, 2013, pour la présente édition.

TOM McNAB

# Plus vite que son ombre

Roman

Traduit de l'anglais par Thomas Chaumont

Éditions Autrement **Littératures**

*La longueur de certaines courses typiquement anglo-saxonnes est exprimée en yards et en miles :*

1 yard = 0,9144 mètre ;

1 mile = 1,609344 kilomètre.

## Prologue

En 1876 eut lieu la bataille de Little Big Horn. Ce fut également l'année de la toute première saison de la Ligue nationale de base-ball, remportée par les White Stockings de Chicago. Vagrant rafla le derby du Kentucky, et Shirley le Preakness. À Covington, dans le Kentucky, l'Anglais Joe Goss s'éleva au rang de champion du monde poids lourds de boxe à mains nues en battant l'Américain Tom Allen. La première rencontre nationale d'athlétisme universitaire vit la victoire de Princeton en juillet, tandis que le *Madeleine*, un bateau des États-Unis, gagnait un mois plus tard la coupe de l'America.

Des générations de cinéphiles se sont représenté le Far West comme le monde de Buffalo Bill, de Billy the Kid, de Wyatt Earp, un endroit où seule comptait la rapidité à dégainer. Pourtant, au cours de leur progression vers l'Ouest, alors qu'ils traversaient les Grandes Plaines, les immigrants européens apportèrent avec eux toute une culture, du théâtre au sport.

Ainsi, chaque ville de bétail ou chaque ville minière possédait – en plus de sa troupe d'acteurs – son meilleur boxeur, son champion du lancer de fer à cheval, son meilleur lutteur ou encore son meilleur cavalier... Avec un peu de chance, la ville abritait

également un *fast man*, un sprinteur sur lequel on pouvait miser son argent, un homme capable de laisser sur place n'importe quel coureur.

Voici l'histoire de deux de ces hommes, deux coureurs à pied que quelques centimètres seulement séparaient sur la piste ; voici l'histoire de leur rivalité et de leur amitié.



## 1. Des fous dans la vallée

Loup Blanc devait toujours se rappeler le jour où les fous débarquèrent dans la vallée.

Il avait longtemps rêvé d'un tel moment : l'arrivée de l'homme blanc, pendant que tous les guerriers étaient absents et qu'il restait seul pour sauver la tribu. Alors son père, Chien Rapide, rentrerait, et Loup Blanc lui montrerait le résultat de sa victoire, les scalps sanguinolents qu'il aurait accrochés au tipi de Chien Rapide.

Mais cela ne s'était pas passé du tout comme dans son rêve. Son père, ce matin-là, l'avait posté au sommet de la falaise qui dominait la vallée et il avait passé des heures à scruter en contrebas, le long des pentes accidentées, le chemin sinueux qui la traversait, le seul chemin vers l'est, en direction du village de l'homme blanc, à une journée de cheval. Personne n'était apparu et, à midi, il avait fini par s'affaler, le dos posé sur un rocher plat au-dessus du canyon, profitant, à moitié endormi, de la chaleur du soleil de printemps sur son corps brun et trapu.

Quelque temps plus tard, il s'était mis à s'entraîner à l'arc, prenant pour cible un yucca tout tordu à vingt pas. Il avait tiré une centaine de fois et seules seize flèches avaient atteint leur cible. Puis ses bras avaient commencé à montrer des signes de fatigue et

il était rentré en traînant le long des pentes, envoyant des pierres valser à coups de pied, vers les fumées lentes et verticales du campement, cent mètres plus loin, sur les rives d'un ruisseau en crue. Il avait erré dans le village, s'amusant à fouetter les chiens du campement avec une branche et s'arrêtant un instant pour observer ses amis en train de taquiner trois moineaux attachés.

Il marchait vers la tente de sa sœur, Étoile du Matin, au bout du village, près du ruisseau. C'était pour sa fête que les guerriers étaient en train de chasser, fête qui devait marquer le début de son âge de femme. Cinq jours de célébration dont elle ne pourrait rien voir. Puis on lui épilait les sourcils et elle serait disponible pour ses prétendants. Loup Blanc savait que ce devait être un grand événement, ponctué des récits flamboyants de guerriers à la peau tannée racontant leurs batailles contre les Espagnols, ou bien les jours anciens, quand un Sioux à cheval muni d'un carquois rempli de flèches constituait un adversaire plus que respectable pour l'homme blanc et sa carabine si lente à recharger. Quoiqu'il n'ait jamais compris la signification de la fête, elle était synonyme pour lui de viande de chevreuil à satiété, de gâteaux au miel et peut-être même d'une gorgée interdite de la puissante *twilt-kah-yee*<sup>1</sup>.

À cette pensée, sa faim se manifesta de façon plus aiguë. Approchant du tipi d'Étoile du Matin, il la trouva absorbée dans sa tâche. Elle se tenait accroupie au soleil, occupée à coudre guirlandes et clochettes à l'ourlet de sa robe en daim marron. Il se tint au-dessus d'elle, se balançant d'un pied sur l'autre, cherchant à attirer son attention. Sans montrer qu'elle avait remarqué sa

---

1. Boisson traditionnelle apache, distribuée lors des cérémonies célébrant la fin de la puberté des jeunes femmes, et dont les effets s'apparentent à ceux de l'alcool (NdT).

présence, elle s'arrêta brusquement et entra en rampant dans son tipi.

Il sembla à Loup Blanc que des heures passaient avant qu'elle émerge à nouveau, les bras dans le dos, une étincelle dans ses grands yeux noirs.

– Ferme les yeux et tend les mains, dit-elle.

Il obéit et sentit quelque chose de mou dans l'une de ses mains, et dans l'autre quelque chose de dur, un peu comme du cuir.

– Ouvre les yeux !

Lorsqu'il les rouvrit, il découvrit dans sa main droite deux petits gâteaux à la farine de maïs et, dans la gauche, un peu de pemmican brunâtre<sup>1</sup>. Comme il se précipitait déjà pour aller reprendre son poste de guet, elle lui cria : « Fais-les durer jusqu'à la nuit ! » Mais il ne l'entendit pas.

Il engloutit tout en à peine vingt minutes et, s'assoupissant à moitié, eut toutes les peines du monde à garder les yeux ouverts lorsqu'il revint s'allonger sur le rocher, dirigeant à nouveau son regard en contrebas vers le débouché de la vallée, dans la chaleur tranquille du début de l'après-midi. Puis il se rappela qu'il avait laissé depuis le matin sa lance plantée à la verticale dans la terre meuble, à côté du rocher.

Il la récupéra et la mit au creux de sa main, comme Chien Rapide le lui avait montré : l'index et le majeur placés derrière la cordée afin de disposer d'une prise solide au moment de lancer. Il était en train de viser le yucca déjà meurtri par les flèches de son arc lorsqu'il entendit le hennissement de chevaux. Il laissa immédiatement tomber sa lance, se rua vers son point d'observation et plongea le regard dans le gouffre sombre.

---

1. Sorte de pâté ou de pain constitué de graisse et de viande animale et de fruits (NdT).

Un chariot couvert, mené par deux chevaux, s'était avancé en bringuebalant depuis l'entrée de la vallée et s'était arrêté à l'ombre de la pente, loin de lui, à peu près à deux cents mètres sur sa gauche. L'homme qui le conduisait était grand, mince, légèrement voûté ; il portait un pantalon noir et des bottes, une chemise blanche sans col et un sombrero mexicain. Il sauta à terre et contourna le wagon vers l'arrière, ce qui le plaça hors de vue un instant. Lorsqu'il réapparut, il était torse nu, à l'ombre, et il avait la peau très blanche. Il portait un caleçon long rouge et ce qui ressemblait à des mocassins noirs. Loup Blanc examina attentivement l'homme blanc pendant que celui-ci se dirigeait vers l'avant du chariot pour donner à boire à ses chevaux. L'inconnu, de toute évidence, n'était pas jeune – il avait à peu près l'âge de son père –, mais sa démarche, fait étrange, avait l'élan et la vivacité de la jeunesse.

L'homme se tint un moment au pied de la colline, puis se mit à courir rapidement en grimpant l'abrupte pente rocheuse. Tout au long de sa course, il garda le même rythme. Ayant atteint le sommet, il se pencha en avant, la poitrine haletante, mains sur les genoux. Loup Blanc allait longtemps se souvenir de l'instant où il se releva et se tint fièrement debout, ainsi que de sa merveilleuse pâleur frappée par le soleil. Puis l'homme redescendit la pente en trotinant.

Un court instant, Loup Blanc se demanda s'il n'allait pas courir au village pour rameuter les autres garçons... « Non, c'est à moi qu'on a demandé de garder le camp, se dit-il. C'est moi qui suis resté toute la journée ici à cuire sous le soleil brûlant. Tout ça, c'est à *moi*. »

Dès que l'homme eut atteint le bas de la colline, il se retourna et repartit de plus belle vers le sommet, en courant au même rythme incroyable que la première fois. Mais, lorsqu'il parvint

à mi-pente, un autre promeneur fit son apparition dans le canyon. C'était un homme plus jeune, portant des vêtements en daim et montant un cheval pie. Le cavalier regarda l'homme le plus vieux, qui luttait maintenant pour parcourir les derniers mètres le séparant de la crête. Une fois qu'il l'eut atteinte et se fut retourné pour faire face au canyon en contrebas, le nouvel arrivant lui cria quelque chose et lui fit un geste de la main. Le coureur, penché en avant, la poitrine à nouveau haletante, leva un bras en signe de reconnaissance. Puis il dévala la colline, soulevant un nuage de cailloux et de poussière le long du chemin sinueux.

Les deux hommes se serrèrent la main, le cavalier descendit de sa monture et, ensemble, ils se dirigèrent vers l'arrière du wagon, hors de vue. Quand ils réapparurent, quelques instants plus tard, tout avait changé. Le coureur était habillé de pied en cap et c'est le cavalier qui était à présent torse nu, vêtu d'un caleçon long blanc et de mocassins de cuir noir.

L'homme le plus jeune s'éloigna du chariot, se dirigeant vers les profondeurs du canyon, lentement, d'une démarche très étrange, à pas étirés, les bras raides et droits. Il fit ainsi une centaine d'enjambées dans l'ombre d'un surplomb, vers l'autre côté de la vallée, gratta le sol devant lui de sa chaussure droite, s'arrêta, tâta la terre avec un pied, puis l'autre. Enfin, il se retourna vers le chariot et se tint totalement immobile.

L'homme le plus vieux hurla quelque chose et leva bien haut son bras droit. L'autre leva le sien en guise de réponse. Loup Blanc s'étira alors de tout son long sur le rocher, ignorant l'inconfort de sa nouvelle position, et plissa les yeux pour apercevoir le jeune homme qui se tenait à présent dans l'ombre.

L'homme au chariot abaissa soudain sa main droite et le jeune homme se rua dans sa direction, à travers la vallée. Loup Blanc n'avait jamais vu personne courir aussi vite, les jambes disparaissant

sous un nuage blanchâtre. Du fond de la vallée montait avec chaque foulée un étrange son de grattement, haché. L'homme dépassa le chariot et ralentit peu à peu, au petit trot, avant de revenir au pas en sens inverse, puis s'arrêta pour effectuer des cercles avec les bras tout en parlant avec l'homme en noir. Même depuis le sommet de la colline, Loup Blanc pouvait distinguer le miroitement de la sueur sur le torse laiteux du coureur.

Quelques minutes plus tard, le même rituel se répéta, le jeune homme en caleçon blanc bondissant dans la vallée, tel un magnifique animal sauvage poursuivi par d'avidés chasseurs. Loup Blanc était tellement captivé qu'il se pencha un peu plus en avant, déclenchant une petite avalanche de cailloux qui dégringolèrent vers le bas. Mais aucun des hommes blancs ne remarqua quoi que ce soit. Ils étaient bien trop absorbés par l'étude d'un objet qui brillait dans la main droite de l'homme le plus vieux.

Puis il se passa quelque chose de plus étrange encore. Le coureur enleva son caleçon et ses chaussures et, pour la première fois de sa vie, Loup Blanc vit un homme blanc nu. Les poils noirs à la base de son ventre contrastaient violemment avec la blancheur de son corps et de ses jambes. L'homme le plus vieux se cacha à nouveau derrière le chariot, revenant avec un seau pour asperger le coureur nu, qui poussa de petits cris au contact de l'eau froide.

Le soleil descendait rapidement. Le coureur s'abrita derrière le chariot et réapparut tout habillé, dans ses vêtements bruns en daim. Les deux hommes se serrèrent la main et le cavalier grimpa sur son cheval pie qui le mena au petit trot vers l'est, à travers la vallée. Quelques instants après, l'homme le plus vieux reprit les rênes de ses chevaux et fit pivoter son chariot, mettant le cap vers l'ouest et le soleil couchant.

Loup Blanc se mit debout avec précaution puis déta. Il descendit la colline vers le village, la tête vibrant des événements

étranges dont il venait d'être le témoin et qu'il allait pouvoir raconter. Mais les guerriers n'étaient pas censés rentrer avant plusieurs heures, alors que son histoire tremblait déjà sur le bout de sa langue. Il s'assit pour les attendre, à côté d'Étoile du Matin qui continuait à travailler calmement, avec application, à la confection de sa robe.

Trois heures plus tard, lorsque les guerriers revinrent, chargés de chevreuils, Loup Blanc se rua vers son père et laissa s'écouler un torrent de mots. Chien Rapide écouta patiemment, car il savait que son fils était très consciencieux dans l'accomplissement de ses devoirs, comme peut l'être tout garçon de dix ans. Puis Chien Rapide, convoquant Nuage Sombre, l'homme-médecine, et quatre guerriers, se dirigea vers le fond de la vallée.

À son entrée, les guerriers trouvèrent ce qu'ils cherchaient : un chariot léger s'était arrêté là, avec deux chevaux bien ferrés, ainsi qu'un autre cheval et son cavalier. La pente sur laquelle Loup Blanc avait d'abord vu courir l'homme le plus vieux fut passée au peigne fin, mètre après mètre. On tomba d'accord : un homme était bien passé par ici, la profondeur des traces indiquant clairement qu'il avait couru et non pas marché.

Chien Rapide et Nuage Sombre suivirent ensemble le trajet du second homme en remontant le canyon, inspectant chaque pouce du sol rocailleux et poussiéreux. Il était évident que quelqu'un avait couru ici, mais pas avec des mocassins ni avec des chaussures d'homme blanc. Ces empreintes qui leur étaient inconnues inquiétèrent Nuage Sombre.

Mais le plus troublant était l'emplacement d'où Loup Blanc avait vu l'homme blanc s'élancer. Car, à côté d'une trace de raclement sur le sol, similaire à celle qu'aurait pu produire un couteau ou la patte d'un chien, se trouvaient là deux trous peu profonds, séparés d'à peu près la longueur d'un pied. Nuage Sombre

demanda si l'un ou l'autre des deux hommes avait fait un signe quelconque, et si oui, était-ce vers le soleil ? Loup Blanc se souvint de la main levée et Nuage Sombre hocha la tête. L'homme-médecine sembla néanmoins très perplexe lorsque Loup Blanc évoqua l'homme dénudé et sa toilette au seau d'eau ; il se mit à marcher en traînant des pieds, agitant ses osselets divinatoires en marmonnant pour lui-même.

Chien Rapide se tenait à l'écart de la scène, pressant ses lèvres l'une contre l'autre du pouce et de l'index en regardant vers l'entrée de la vallée ; puis il se pencha pour placer ses doigts dans les deux petits trous. Les guerriers se rassemblèrent autour de lui en jacassant, avant de faire silence lorsqu'ils comprirent qu'il était prêt à faire connaître son opinion.

Enfin, Chien Rapide se redressa. Nuage Sombre, Loup Blanc et les autres attendirent son jugement sans un mot. Il leva les yeux vers le canyon et montra sa bouche du doigt, puis replaça sa main sur ses lèvres. Il prit une profonde inspiration, posa son index contre sa tempe droite et le tourna comme s'il vissait quelque chose.

– Des fous, dit-il. Des fous.

Buck Miller avait traversé le campement du général Custer, cinq kilomètres avant Canyon City. C'était au bord de la Sun River que le 7<sup>e</sup> de cavalerie s'était installé, du moins ce qu'il en restait pour l'heure : un régiment squelettique, affecté à la surveillance du campement pendant que la majorité des soldats s'était rendue en ville pour profiter des festivités. Alors qu'il trottait à travers l'enceinte militaire, Buck échangea quelques banalités avec les gardes installés devant leurs tentes, occupés à se rouler des cigarettes ou à jouer aux cartes. Il se demandait s'il aurait la chance d'apercevoir la femme de Custer, Monah Seetah, la fabuleuse



Indienne. Elle servait d'interprète personnelle à Custer, bien qu'il ait entendu dire qu'elle ne comprenait pas un mot d'anglais. Il se posait souvent cette question : comment avait-elle bien pu interpréter ce que disait le général ?

Tandis qu'il avançait, Buck songeait à ce qui se préparait à Canyon City. Son poulx accéléra en pensant aux deux objets enveloppés dans sa sacoche de selle juste derrière lui, élégants, souples et flambant neufs. À Culver City, il avait passé toute une matinée à les graisser, à les plier pour faire jouer leurs formes, à les caresser. À présent, ces mystérieux objets étaient fin prêts, tout comme lui-même.

Il sentit la sueur couler à nouveau sur sa lèvre supérieure, suspendue un instant sur l'ombre d'une ancienne moustache noire. Il s'essuya machinalement la bouche et le front du revers de la main.

Il arriva au niveau de la première banderole, dans les faubourgs de la petite ville, au cœur du quartier chinois – une succession de blanchisseries, de cantines et de boutiques placées à angle droit de Main Street, qui s'étendait sur une centaine de mètres. La banderole était dressée à travers la rue poussiéreuse, à deux mètres environ au-dessus de lui. Elle mesurait dans les six mètres sur un mètre vingt, était faite dans une toile blanche grossière et annonçait le « GRAND GALA SPORTIF DU JOUR DU FONDATEUR<sup>1</sup> », avec, au-dessous, un gribouillis en chinois qui devait sans doute signifier la même chose.

Mais aucun des Chinois n'avait l'air d'humeur très sportive, selon Buck. Des vieillards flétris, assis au soleil sur le trottoir de bois, jouaient tranquillement aux échecs ou à un autre jeu – avec de petites pierres – qu'il ne reconnut pas. D'autres pratiquaient,

---

1. Le « Founder's Day » célèbre la proclamation du Congrès américain du 11 octobre 1782 annonçant la victoire de la révolution américaine (NdT).

au ralenti, une sorte de boxe dans le vide étrange, indifférents aux enfants à demi nus qui gambadaient autour d'eux en hurlant. Buck se dit qu'il n'avait jamais vu aucun Chinetoque qui vaille tripette en sport, et que ça n'était probablement pas près d'arriver.

Avant même de diriger son cheval pie dans Main Street, il put distinguer le bruit, ce mélange de musique, de cris et de paroles indistinctes qui jaillissait du centre de gravité de la ville, les trois cents mètres de Main Street.

Tournant à droite au niveau de l'auberge de Conlon, il fut englouti par une masse d'hommes à pied et à cheval – des fermiers, des montagnards, des soldats, des mineurs. À sa gauche se tenait un cercle étroit d'hommes accroupis, les yeux rivés sur le spectacle de deux coqs en train de se battre en poussant des cris stridents, au beau milieu de la rue. Alors que Buck passait à leur hauteur, l'un des coqs s'effondra sur la poussière du ring improvisé et le propriétaire du vainqueur, exultant, saisit l'oiseau entre ses mains avant d'embrasser son cou sanglant. Pendant ce temps, ses gains étaient ramassés par un ami noir portant une salopette maculée de sang dans le cercle d'hommes qui bordait le ring.

L'homme qui venait de gagner, un robuste barbu, le visage éclaboussé de sang, souleva le coq au-dessus de lui en signe de triomphe.

– V'là ce que c'est qu'un coq de combat ! rugit-il en recrachant le sang de l'animal par terre. Ça, c'est un putain de champion !

Buck fut rapidement submergé par la foule et par le vacarme d'une fanfare qui jouait une marche militaire cent mètres devant lui, en face de l'hôtel de la Dernière Chance. Il fut forcé de s'arrêter un instant, tant la masse des gens autour de lui était dense. Quelques ivrognes titubaient dans la rue, comme des bouchons de liège sur une mer agitée.

Sa monture, perturbée par la pression de la foule, s'agitait, hennissant et se cabrant dans tous les sens. Buck ôta son chapeau, en couvrit l'oreille du cheval et y murmura quelque chose. L'effet fut immédiat. L'animal se calma et rétablit sa posture. Buck sourit et remit son chapeau sur sa tête, serrant le lacet au niveau du menton. À sa droite, sur une estrade improvisée, se tenait un gros barbu, torse nu, dont le ventre blanc débordait de la ceinture du pantalon. Il était en train de lutter contre un ours noir, qui semblait avoir assez peu de goût pour la bagarre. C'était d'ailleurs à peine un ours, plutôt une créature famélique aux yeux chassieux et au pelage miteux. Mais, comme le remarqua Buck, le gros barbu lui-même était à peine un homme. Un espace se libéra devant lui et il s'y engouffra, notant la présence par terre d'une ribambelle de puddings fumants – du crottin de cheval. Il grimâça, agressé par ce parfum écœurant, puis se pencha pour inspecter la surface du sol. Ça allait. C'était plat. Et la merde de cheval, il connaissait.

Il avança lentement sur Main Street mais fut une nouvelle fois arrêté, cette fois par un groupe de gens captivés par un petit escroc qui avait placé au bord du trottoir une table recouverte de feutrine verte. Trois cartes étaient posées face cachée sur la table et le charlatan, un petit homme maigre arborant une moustache cirée couleur tabac, vêtu d'une chemise impeccablement blanche, quoique froissée, et d'un nœud papillon noir, souleva celle du milieu pour la brandir face à son public.

– Et voici, messieurs ! cria-t-il d'une voix fluette et mielleuse. L'as de cœur est gagnant. Ne le perdez pas des yeux pendant que je remue les cartes !

Il mélangea et remélangea les trois cartes sur la table, puis s'arrêta et affronta la foule.

– Le voici, regardez bien ! Et le revoici. L’as de cœur, messieurs, est la carte gagnante. Je vous rappelle que Carl Medina ne prend pas les paris des pauvres, des infirmes et des orphelins.

L’homme continua à manipuler les cartes dans tous les sens. Buck était certain d’avoir repéré l’as. Mais lorsque l’arnaqueur retourna la bonne carte, il constata son erreur.

– L’as de cœur ! Mon honnête métier, messieurs, c’est de bouger mes mains plus vite que vos yeux. Je le répète, vous avez toujours deux chances et moi une seule. L’as de cœur. Si vous avez bien fait attention, vous gagnez et je vous paie ; sinon, je gagne et je garde votre argent. L’as de cœur ! Allez, qui va en miser vingt ? Mes mains contre vos yeux !

Il battit à nouveau les cartes sur la table. Dans le public, on se rua pour placer des paris.

Buck sourit et continua lentement à avancer le long de la rue grouillant de monde. Il entendit soudain une clameur sur sa droite : un cow-boy torse nu titubait à reculons, crachant du sang et des bouts de dents sur la surface surélevée d’un ring de fortune. Le soi-disant boxeur, braillant de douleur, rebondit sur les cordes pour être cueilli et assommé d’un seul coup par un vrai champion, au corps noueux et au visage taillé comme la carte de l’Irlande. Le cow-boy était étendu sur le ventre et du sang s’écoulait de son nez. Ses amis, qui se tenaient à ses côtés, lui renversèrent un seau d’eau sur la tête. Au-dessus du ring, penchées aux fenêtres d’un bâtiment qui prétendait être le « saloon de la Pépité d’Or », les filles outrageusement fardées de la maison close locale faisaient signe aux hommes en contrebas.

Voilà le chemin tout tracé vers la douleur, la honte et la pommade au mercure, pensa Buck, se frayant un chemin vers l’hôtel de la Dernière Chance qui n’était plus maintenant qu’à cinquante mètres sur sa gauche. Juste avant l’hôtel, en face d’un marchand



Achevé d'imprimer en avril 2013 par Grafica Veneta, Italie,  
pour le compte des Éditions Autrement,  
77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris.  
Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.  
N° d'édition : L.69ELFN000336.N001.  
ISSN : 1248-4873. ISBN : 978-2-7467-3605-4  
Dépôt légal : juin 2013.